

Rachid Mekhloufi : Le Footballeur des deux rives

[Les portaits We Are Football](#)

Publié le 19/01/2038 04:14



RACHID MEKHOULFI : LE FOOTBALLEUR DES DEUX RIVES

C'est dans le club de l'Union Sportive Franco-Musulmane de Sétif, sa ville natale, que Rachid Mekhloufi débute sa carrière de footballeur. En 1954, à l'âge de 18 ans, les recruteurs de l'AS Saint-Étienne viennent le chercher pour lui faire signer son premier contrat professionnel. Trois ans plus tard, le 14 juillet 1957, à Buenos Aires, il est sacré Champion du monde avec l'équipe de France militaire ; quelques semaine auparavant, il est devenu Champion de France avec son club pour lequel il a inscrit 25 buts. Titulaire indiscutable à l'ASSE, il porte par quatre fois le maillot de l'équipe de France et figure sur les tablettes du sélectionneur national en vue de la Coupe du Monde 1958 devant se dérouler en Suède au mois de mai.

Or, au cours du printemps 1958, sa carrière prend une tournure totalement inattendue. En effet, le 14 avril, en compagnie de Mokhtar Arribi et d'Abdelhamid Kermali, il rejoint la Tunisie via la Suisse afin de participer à la création de l'Équipe du FLN. Dès lors, devenu le *footballeur de la Révolution*, il sillonne le monde afin de populariser la lutte de libération nationale algérienne (1958-1962). Pourtant, à l'indépendance de l'Algérie acquise à l'été 1962, il décide de retourner en France afin d'y reprendre sa carrière professionnelle. En décembre, après une période de transition au Servette de Genève, l'international algérien retrouve enfin Saint-Étienne. Pendant six ans, il se constitue un palmarès conséquent (trois fois champion de France et une Coupe de France) avant de quitter définitivement le Forez pour Bastia. Le club insulaire qui vient d'accéder à la Première division, lui confie rapidement le rôle d'entraîneur-joueur. Rachid Mekhloufi a l'intelligence d'incorporer dans l'équipe de jeunes joueurs corses qui feront par la suite de belles carrières à l'image de

Claude Papi. Au printemps 1970, sollicité par le gouvernement algérien afin de relancer le football national, il quitte la Corse pour Alger.

Débute alors la dernière partie de la carrière professionnelle du Sétifois, la plus ingrate et la plus fertile en désillusions certainement : celle consacrée, d'une manière ou d'une autre, à l'équipe nationale algérienne. Après un bref passage à la tête de la sélection nationale (novembre 1971-juillet 1972), où il peut mesurer le pouvoir de nuisance du clientélisme et du népotisme qui règnent au sein de l'État, il revient néanmoins aux affaires et conduit l'équipe d'Algérie à la victoire lors des Jeux Méditerranéens d'Alger (1975) avant, de nouveau, d'être victime de règlements de comptes internes au régime. Revenu brièvement en grâce en 1982, il conduit l'équipe d'Algérie lors de la mémorable campagne au *Mundial* espagnol, puis, après un court passage à la tête de la Fédération algérienne de football à la fin des années 1980, il quitte définitivement le monde du ballon rond algérien, déçu et désabusé. Il vit depuis lors en Tunisie.

La carrière de Rachid Mekhloufi reflète parfaitement celle de cette génération de footballeurs algériens entre deux mondes séparés par la césure de 1962, ballottés entre des enjeux contradictoires, l'un professionnel dans le pays dont il a longtemps été un « sujet » et pour lequel il a exercé ses talents et l'autre amateur dans le pays de ses origines à l'appel duquel il ne pouvait pas se soustraire. Ce va-et-vient entre les deux rives de la Méditerranée n'est pas sans ambiguïté puisque, en termes de football, le Sétifois est à la fois le symbole de la réussite du professionnalisme français et celui de la lutte pour l'indépendance ; d'autres cependant n'ont pas eu cette chance et n'ont pu se relever professionnellement du choix de 1958 à l'image de Mustapha Zitouni dont la carrière se brise là. Très attaché aux performances de l'équipe nationale, Mekhloufi applique des méthodes qui reposent sur des conceptions élitistes fondées sur l'efficacité empruntées au football professionnel français, ce que lui reprochent vertement les dirigeants algériens qui, s'inspirant du modèle socialiste, rejettent fortement l'idée même de professionnalisme tout en faisant appel à l'ex-Stéphanois. De même lui fait-on grief de s'appuyer préférentiellement sur des « traîtres », autrement dit des joueurs professionnels algériens certes, mais entièrement formés en France, voire nés dans ce pays et pas forcément arabophones. Bref, de rester prisonnier des modes de pensée coloniaux, lui dont le même régime glorifie pourtant l'engagement dans la « Glorieuse Équipe du FLN ». Plus globalement, cet échec de Rachid Mekhloufi marque indirectement celui des joueurs issus de l'équipe du FLN, pourtant véritable « lieu de mémoire » de l'identité algérienne.

Il y a plus encore, en terme identitaire, la carrière de Rachid Mekhloufi reflète également cette ambiguïté fondamentale qui marque les footballeurs professionnels algériens de cette génération : ni tout à fait Français, ni tout à fait Algérien ; avec, au bout du compte dans le cas de Mekhloufi, la difficulté à se fixer en Algérie. Mais, encore une fois, cet entre-deux identitaire dépasse largement le cadre des footballeurs, n'a pas épargné les militants les plus sincères sous des formes diverses – sans que cela ne remette bien évident en rien en cause leur attachement et leur participation à la lutte de libération nationale – et correspond à un phénomène beaucoup plus profond qu'on vécu d'autres Algériens. Laissons sur ce sujet, pour conclure, la parole à Mohammed Harbi : *Un jour de l'été 1956, [venant de Belgique] nous avons des armes à faire entrer en France [nous passâmes] la frontière sans encombre [...]. Nous nous arrêtâmes à Reims pour dîner. L'air jovial, Guedroudj [...] s'exclama : « Ah ! Que nous sommes bien chez nous ! » Ironique, Ramackers s'étonna : « Comment ? Nous avons pris tous ces risques pour te conduire chez toi ? Nous pensions qu'il s'agissait d'un territoire ennemi ! » Nous avons ri tous les quatre sans prêter plus d'attention à cette curieuse expression. Et pourtant, à y bien réfléchir, un Marocain, un Tunisien l'auraient-ils employée ? Il n'y avait pas,*

chez l'Algérien, la moindre équivoque quant à sa volonté d'indépendance. L'expression résultait plutôt d'un long mariage qui, pour avoir été forcé, n'en avait pas moins produit une sorte de « confusion des sentiments ».

Didier Rey Université de Corte

Il n'y a pas de lien pour cet article. Il n'y a pas de bibliographie pour cet article